

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1840 \(février-octobre\) :](#)
[L'Ambassade à Londres](#)[Item](#)[415. Londres, Vendredi 18 septembre 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

415. Londres, Vendredi 18 septembre 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Diplomatie](#), [Discours du for intérieur](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Politique \(Turquie\)](#), [Relation François-Dorothée](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1840-09-18

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit

- J'attends mes deux lettres, car j'en aurai deux aujourd'hui. J'ai eu mon courrier cette nuit
- la tempête a été l'une des plus violentes qu'on ait vue. Notre steamer sorti de Calais avant-hier, fut obligé de rentrer. Hier il a mis sept heures pour aller à Douvres. J'attends mes deux lettres, car j'en aurai deux aujourd'hui. J'ai eu mon courrier cette nuit

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),
préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n°
527/206-208

Information générales

LangueFrançais

Cote1162-1163, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 6

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

415. Londres, Vendredi 18 septembre 1840

9 heures

J'attends mes deux lettres car j'en aurai deux aujourd'hui. J'ai eu mon courrier cette nuit. La tempête a été l'une des plus violentes qu'on ait vues. Notre steamer, sorti de Calais avant-hier fut obligé de rentrer. Hier il a mis sept heures pour aller à Douvres. Le port de Douvres est encombré. Et il faut, pour que mon cœur soit tranquille, qu'un petit chiffon de papier surmonté tout cela ! Les nouvelles sont à la paix. J'y ai toujours cru, j'y crois toujours. On a bien des incertitudes, dans l'esprit, comme il y a bien des vicissitudes, dans les événements. Pourtant au fond de la pensée, dans son cours habituel quelque chose domine conviction ou instinct. Pour moi, c'est la paix. Ici, on la désire évidemment de plus en plus. S'il y a quelque concession un peu embarrassante à faire, elle se fera à Alexandrie ou à Constantinople. Je devrais dire et au lieu d'ou. Le traité laisse avec grand soin, cette porte ouverte. Les bases d'arrangement entre le Sultan et le Pacha ne font point partie de la convention des quatre Puissances. C'est une annexe qui vient de la Porte seule et que la Porte peut modifier. Le Pacha de son côté ne me paraît point avoir jeté son bonnet par dessus les moulins. Il n'y a plus que des sages dans le monde. Je prends un singulier moment pour le dire. Pourtant je le crois.

En ma qualité de sage, je vais faire ma toilette pour occuper mon impatience. J'attends très dignement ce que je crains. Mais si on voyait avec quel tumulte intérieur j'attends ce que je désire, on ne me trouverait. pas si sage que je le dis. On aurait tort. La vraie sagesse consiste à ne s'émouvoir que selon l'importance des choses, et je suis bien sûr que j'ai raison dans l'importance que j'attache à celle qui m'émeut en ce moment. Décidément, je vais faire ma toilette.

Une heure

J'ai mes deux lettres, et il vous en a manqué une. Elle ne vous aura pas manqué. On vous l'aura remise plus tard. Je crois même qu'elle était longue, lundi. Je ne vous écris jamais aussi longuement que je le voudrais ! Ni vous non plus à moi. Certainement c'est absurde, absurde et intolérable. Je le sens mieux tous les jours. Mais vous avez tort dans votre égoïsme. Vous ne risquez, vous ne perdez jamais rien dans aucune situation. Partout, toujours mon regret, mon désir est le même. Ceux que j'aime le mieux, je les aime pour eux. Vous, je vous aime pour moi. Est-ce assez ?

Voilà donc la grande duchesse Marie cousine germaine de M. Demidoff. Cousine germaine par alliance. Les Bonaparte se remuent partout. Ici encore, pour tirer de prison leur Empereur Louis. C'est bien dommage que le sentiment du ridicule soit mort. Il aurait de quoi s'exercer. Mais de notre temps le ridicule s'est mêlé à la grandeur, à la tragédie, et cela le tue. J'ai fait comme vous hier au soir ; je me suis couché de bonne heure, à 10 heures et demie. Je n'étais pas sorti. J'avais joué au Whist. Je me fais pitié, pitié comme tristesse, pitié comme décadence. Des soirées

si charmantes ! Bonheur à part, je ne puis souffrir de passer mon temps pour le passer, sans y rien recevoir cousine germaine de M. Demidoff. Cousine germaine par alliance. Les Bonaparte se remuent partout. Ici encore, pour tirer de prison leur Empereur Louis. C'est bien dommage que le sentiment du ridicule soit mort. Il aurait de quoi s'exercer. Mais de notre temps le ridicule s'est mêlé à la grandeur, à la tragédie, et cela le tue.

J'ai fait comme vous hier au soir ; je me suis couché de bonne heure, à 10 heures et demie Je n'étais pas sorti. J'avais joué au whist. Je me fais pitié, pitié comme tristesse, pitié comme décadence. Des soirées si charmantes ? bonheur à part, je ne puis souffrir de passer mon temps pour le passer, sans y rien recevoir, sans y rien mettre qui me satisfasse et qui me plaise. Le temps, ce trésor si grand, qui s'écoule si vite, le dépenser pour rien, avec personne ! Cela me choque. Je rentre dans ma chambre honteux, petit. Quand au contraire mon temps a été bien rempli, rempli au gré de mon âme, quand le chêne a bien ouvert ses feuilles, et bien joui du soleil, je me retire, je me couche, je m'endors content et fier, animé et reposé. Je dis adieu non sans regret, mais sans amertume à ces belles heures passées. C'est toujours triste de belles heures qui ne sont plus. Mais elles ont été belles ; elles ont eu leur part des dons de Dieu, des biens de la vie. Ce quelles deviennent, où elles vont en s'enfuyant, je ne le sais pas ; le passé comme l'avenir est un mystère, un sanctuaire où notre vue ne pénètre point. Mais quand la portion de nous-mêmes qui disparaît dans ce sanctuaire a été charmante, il en reste une ombre charmante qui ne nous quitte plus. Je l'avais près de moi chaque soir cette ombre d'un jour plein, d'un jour heureux. En le regrettant, j'en jouissais encore. Je ne regrette plus rien, et mes journées tombent derrière moi, sans que j'y pense, sans que je tourne une seule fois la tête pour y regarder.

3 heures et demie

Je vous ai quittée. Je vous désirais trop. Je ne vous reviens que pour vous dire adieu avant de sortir. Je vais faire deux ou trois visites. J'irai probablement voir lady Clanricard. Elle m'a dit qu'elle serait chez elle à cinq heures. Ce soir, j'aurai mes diplomates qui joueront au Whist. Lady Palmerston m'a dit que cela leur plaisait fort, mais que c'était bien dommage que je n'y eusse pas quelques femmes. Je ne trouve pas que ce soit dommage. Adieu. Adieu. Adieu, me plaît, mais ne me contente pas. Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 415. Londres, Vendredi 18 septembre 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-09-18

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 25/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/459>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreVendredi 18 septembre 1840

Heure9 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à

l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Londres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024

Londres - Vendredi 18 Septembre 1840
9 heures

J'attends mes deux lettres, car
j'en aurai deux aujourd'hui. J'ai eu mon
tourbillon toute nuit. La tempête a été l'une des
plus violentes qu'on ait vue. Notre steamer, parti
de Calais avant hier, fut obligé de rentrer. Hier,
il a mis sept heures pour aller à Douvres. Le port
de Douvres est encombré. Et il faut, pour que
mon amie soit tranquille, qu'un petit chiffon
de papier surmonte tout cela!

Les nouvelles sont à la paix. J'y ai toujours
croi, j'y crois toujours. On a bien des incertitudes
dans l'opinion, comme il y a bien des vicissitudes
dans les événements. Pourtant au fond de la pensée,
dans son cœur habituel, quelque chose domine,
conviction ou instinct. Pour moi, c'est la paix.
Ici, on la désire évidemment de plus en plus.
S'il y a quelque concession un peu embarrassante
à faire, elle sera à Alexandrie ou à
Constantinople. Je devrais dire et au lieu d'ou.
Le traité laisse, avec grand soin, cette porte
ouverte. Les bases d'arrangement entre le Sultan

et le Pacha ne feroit point partie de la convention
des quatre Puissances. C'est une Amorce qui vient
de la Porte seule, et que la Porte peut modifier.
Le Pacha de son côté ne me paraît point avoir
jeté son bonnet par dessus le mur. Il
s'y a plus que de la Sagesse dans le monde. Je prends
un singulier moment pour le dire. Paraissez
je le crois. Et ma qualité de Sage, je vais
faire ma toilette pour occuper mon impatience.
J'attends lui dignement ce que je crains. Mais
si on voyoit avec quel tumulte intérieur
j'attends ce que je désire, on ne me trouveroit
pas de Sage que je le dise. On avertit tout.
La vraie Sagesse consiste à ne s'émouvoir
que selon l'importance des choses, et je suis
bien sûr que j'ai raison dans l'importance
que j'attache à celle qui m'émue en ce
moment.

Décidé-mes, je vais faire ma toilette.
Une heure.

J'ai mes deux lettres, et il me faut en a
marquer une. Elle ne vous aura pas marqué.
On vous l'aura remise plus tard. Je crois
même qu'elle étoit longue, lundi. Je ne

vous écris j'ai
voudrais. Si
c'est absurde
moins long
votre égoïsme
jamais rien
toujours, rien
leur que j'ai
Vous, je vous

Votre de
l'air de gloire
général ne p
demment pa
prière lue
que le seul
aurait de q
le ridicule
tragédie, et

J'ai fait
touché de l
De rétrogr
me fait p
comme l'é
Bonne à p
mon tour p

la convention vous écri jamais aussi longuement que je le
voudrais. Hi vous non plus à moi. Certainement
est absurde, absurde et intolérable. De le dire
surtout avec vous tous les jours. Mais vous avez les dans
votre esprit. Vous ne risquez, vous ne perdez
jamais rien dans aucune situation. Partout,
toujours, mon regret, mon désir est le même.

Je vous aime le mieux, je le aime pour moi.
Vous, je vous aime pour moi. Est-ce ainsi ?

Voilà donc la grande duchesse Marie
Louise-germaine de St. Demidoff. Cousine
germaine pas allienne. Le Bonaparte se
démontre partout. Ici encore, pour tous les
mondes l'empereur Louis. C'est bien dommage
que le sentiment du ridicule soit mort. Il
aurait de quoi s'exercer. Mais, de notre temps,
le ridicule s'est mêlé à la grandeur, à la
tragédie, et cela le tue.

J'ai fait comme vous hier soir; je me suis
couché de bonne heure, à 10 heures et demie.
Je n'étais pas sorti. J'avais joué au whist. Je
me suis senti, petit comme tristesse, petit
comme tristesse. Les soirées si charmantes !
Bonheur à part, je ne puis souffrir de passer
mon temps pour le passé, sans y voir revenir

Sans y rien mettre qui me satisfasse et qui
me plaise. Le tam, le trésor si grand, qui
s'écoule si vite, la dépenses pour rien, avec
personne ! cela me choque. Je rentre dans
ma chambre honteux, petit. Quand au contraire
mon tam a été bien rempli, rempli au gré
de mon âme, quand le chène a bien ouvert
ses feuilles et bien joui du soleil, je me
retire, je me couche, je m'endors content et fier,
animé et reposé. Et dis-àceux, non sans
regret mais sans amertume, à ces belles
heures passées. C'est toujours triste de belles
heures qui ne sont plus. Mais elles ont été
belles ; elles ont eu leur place et, dans ce Dieu,
de biens de la vie. Le quelle, devenant, où
elles vont en s'enfuyant, je ne le sais pas ;
le passé, comme l'avenir, est un mystère, un
sanctuaire où notre vie ne pénètre point.
Mais quand la portion de nous-mêmes qui
disparait dans ce sanctuaire a été charmante
et qu'il reste une ombre charmante qui ne
nous quitte plus. Et l'avoir près de moi,
chaque soir, cette ombre d'un jour plein, d'un
jour heureux. En la regrettant, j'en jouissais.

J'en aurai
toujours telle
plus viciante
de l'alair au
il a mis de
de l'œuvre
mon cœur et
de papier

Le nou
tru, j'y croi
dans l'aport
dans le évie
dans son co
l'ouvrière a
ici, on la
S'il y a qu
à faire, elle
Constantinople
Le traité la
ouverte. Les

1163,
Encore. Je ne regrette plus rien, et mes joutons
sont tous derrière moi sans que j'y pense, sans
que je tourne une seule fois la tête pour y
regarder.

3 heures et demie.

Je vous ai quitté. Je vous désirais trop. Je
ne vous reviens que pour vous dire adieu
avant de partir. Je vais faire deux ou trois
visites. Ici, probablement voir Lady
Clanricard. Elle m'a dit qu'elle seroit chez
elle à cinq heures. Le soir, j'aurai mes
diplomates qui joueront au whist. Lady
Palmerston m'a dit que cela leur plaisoit
fort, mais que c'étoit bien dommage que je
n'y eusse pas quelques femmes. Je ne trouve
pas que ce soit dommage.

Adieu. Adieu. Adieu me plaît, mais ne
me contente pas. Adieu.